

RIVAGES/NOIR



LES

**M. CALLIGARO
É. CARDÈRE**

COMPROMIS

Bruxelles, été 2016. L'Europe est en plein marasme. Aux crises à répétition vient de s'ajouter le scandale des moteurs diesel truqués. C'est Sandrine Berger, une eurodéputée Verte française, qui décroche ce dossier clé. Alors qu'elle était sur le point de proposer une réforme draconienne de la réglementation européenne en la matière, elle est retrouvée morte. Elle a chuté du douzième étage pour venir s'écraser devant l'hémicycle. Accident ? Crime passionnel ? Assassinat politique ? Émile, son jeune assistant parlementaire, cherche des réponses aux côtés de Guy Camarand, un briscard du journalisme qui se défie de la police belge. Ils finiront par mettre le doigt sur les contradictions qui sont aux fondements de la machine bruxelloise.

« Embarqué dans le décor, de prime abord incongru, du dédale du Parlement européen, le lecteur est très vite happé par un récit habilement tramé. Les lieux deviennent vivants, les débats prennent de l'épaisseur au point qu'on entre littéralement en résonance avec ce monde à part peuplé d'élus venant des quatre coins de l'Union européenne, d'assistants, de fonctionnaires, de diplomates, de journalistes... » Daniel Cohn-Bendit

Maxime Calligaro et Éric Cardère ont travaillé plusieurs années dans les institutions européennes. Ils se consacrent maintenant à l'écriture pour la radio et la télévision. *Les Compromis* est leur premier roman.

MAXIME CALLIGARO
ÉRIC CARDÈRE

LES COMPROMIS

Préface de Daniel Cohn-Bendit

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Couverture : Vincent Roché

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-7436-4622-6

« Nul n'est prêt à mourir pour l'Europe. »

Alain Finkielkraut

Attention, ce texte est une fiction. Toute ressemblance avec une directive ou des personnes réelles serait pure coïncidence.

Préface

Par Daniel Cohn-Bendit

Le jour où un copain m'a tendu le manuscrit de ce livre, j'ai immédiatement vu à sa tête que mon absence d'enthousiasme l'avait froissé. En effet, j'étais sceptique. C'est un bouquin sur l'Europe. Or les gens qui écrivent sur l'Europe n'ont aucune imagination. Je voyais mal comment écrire quelque chose de captivant sur l'élaboration d'une loi européenne. Je n'imaginai pas vraiment que l'on puisse rendre passionnants le travail institutionnel et ses procédures rébarbatives.

J'ai donc ouvert ce manuscrit strictement par amitié et en pensant que j'allais très vite le refermer. Mais, finalement, rien ne s'est passé comme prévu : je l'ai non seulement lu, mais j'ai surtout été incapable de m'interrompre avant de l'avoir terminé.

Tout d'abord, c'est un vrai polar avec une intrigue qui vous pousse irrémédiablement à poursuivre la lecture. En décidant de mettre en scène la « bulle bruxelloise » peu connue du grand public, ses auteurs ont fait un pari plutôt risqué. Pourtant, force est de reconnaître qu'il est non seulement réussi, mais en plus avec talent.

Embarqué dans le décor, de prime abord incongru, du dédale du Parlement européen à Bruxelles ou à Strasbourg, le lecteur est très vite happé par un récit habilement tramé. Les lieux deviennent vivants, les débats prennent de l'épaisseur

au point que le lecteur entre littéralement en résonance avec ce monde à part peuplé d'élus venant des quatre coins de l'Union européenne, d'assistants, de fonctionnaires, de diplomates, de journalistes...

Si tout fonctionne à merveille dans ce récit, c'est sans doute aussi parce qu'il se nourrit du vécu des auteurs. Ceux-ci ont su extraire de leurs expériences les composantes familières et les émotions qui vous font éprouver de l'empathie pour un fonctionnaire d'apparence morne, de l'enthousiasme pour le travail ingrat du législateur, de l'amusement, de l'impatience...

Bref, c'est à la fois un polar et une cartographie condensés autour de cet objet insolite qu'est le Parlement européen.

Ce livre n'a pas vocation à vous faire aimer l'Europe. Ni d'ailleurs à vous la faire détester. L'intention n'est même pas de vous raconter la politique. Ce qu'il raconte avant tout c'est la vie. Celle d'individus qui vivent de et pour l'Europe avec leurs passions, leurs envies, leurs manies, leurs espoirs et leurs faiblesses...

Chapitre 1

*Bruxelles, siège du Parlement européen,
11 octobre 2016, 9 h 43*

Le bras gauche de Sandrine était vrillé vers l'intérieur, et ses jambes formaient un angle improbable. Son arcade sourcilière était enfoncée, son visage livide trempait dans une épaisse mare de sang. Sa bouche à peine ouverte lui donnait un air un peu idiot. C'était aussi macabre que grotesque.

Je levai la tête en direction de la verrière qui abritait les salons protocolaires, cinquante mètres au-dessus de moi. C'est de là-haut que Sandrine était tombée. Pendant une fraction de seconde, mon oreille interne vacilla et je fus pris d'un léger vertige en visualisant sa chute. Nous étions dans le grand hall du Parlement européen, juste en face de l'hémicycle. C'était l'heure à laquelle, d'habitude, l'endroit grouille de députés, de fonctionnaires et d'assistants. Mais ce matin-là, le cadavre avait tout figé. Derrière moi, tenue à l'écart par un cordon de police, une centaine de curieux assistait à la scène dans un silence irréel.

Un policier avec des gants en latex me fit signe de m'approcher du corps. Accroupi, il glissa délicatement son stylo sous une mèche de cheveux de Sandrine pour la dégager. Elle résista : des caillots brunâtres l'avaient attachée au visage. Visiblement contrarié, il fit un petit geste brusque pour la décoller. Quand la mèche se souleva, l'œil vide de Sandrine se planta dans le mien. J'eus un mouvement de recul.

Un autre policier, debout derrière moi, prenait des notes.
« Vous identifiez formellement Sandrine Berger ?

– Oui.

– Et vous êtes bien Émile Abadie, son assistant parlementaire ?

– Oui. »

La moquette bleu Europe du Parlement regorgeait de son sang et les feuilles de papier éparpillées tout autour d'elle commençaient à faire buvard. Toujours accroupi, appareil photo en main, le policier ganté me fit signe de reculer. Il avait des gestes sûrs, et semblait suivre un protocole bien rodé. À quelques mètres, cinq ou six agents de la sécurité du Parlement le regardaient, immobiles. Le médecin du service médical que j'avais vu pour ma visite annuelle faisait lui aussi de la figuration. Il avait l'air complètement dépassé. Un fonctionnaire du Parlement était assis par terre à côté d'eux. Sa cravate lui pendait entre les jambes. Un troisième policier, penché sur lui, était en train de lui parler.

Je notai avec un peu de culpabilité qu'à cet instant précis, j'étais en train de me demander si les équipes de nettoyage parviendraient à récupérer la moquette. Elles avaient dû passer le matin même. On sentait encore l'odeur âcre du shampoing en poudre. J'eus envie de vomir.

« Vous avez une pièce d'identité sur vous ?

– Je... non... J'ai mon badge.

– Ça ira pour le moment, mais il faudra venir au commissariat tantôt, le commissaire va devoir vous entendre. »

Le policier me tendit son calepin pour que j'y note mon numéro de téléphone et mon adresse. Sur la même page, au-dessus de mon nom, je pouvais lire les annotations « Sandrine Berger, députée européenne », « chute mortelle », « 8 h 30-9 h ». Le policier me fixait comme pour me faire comprendre qu'on n'avait plus besoin de moi. Il souleva le ruban de plastique qui balisait le périmètre pour que j'aie rejointre la masse de fonctionnaires et de collègues qui commençait à

bruisser de commentaires. Il conclut, laconique : « Mes condoléances. »

Des condoléances. Est-ce que c'était vraiment à moi qu'il fallait en présenter ? Les condoléances, c'est bon pour la famille. Mais pour une patronne et, qui plus est, une patronne députée ? Certes, un député et son assistant passent le plus clair de leur temps ensemble. Ils se suivent partout, et quand ils se quittent, ils s'appellent. L'assistant soutient le député dans les moments de doute, pâtit de son humeur lorsque la nuit a été courte, jouit des succès du chef, soigne son ego blessé quand la vie politique se fait cruelle, subit de sa part les petites humiliations du quotidien. D'une manière bien particulière, c'est un lien très intense. Et pourtant, on sait qu'un jour tout s'arrêtera. Pas de promesse d'éternité, de passion pour toujours. Assistant parlementaire, on fait ça pour tenter de décrocher une petite place au soleil de la politique. Mais on ne reste pas toujours derrière un homme ou une femme politique : tôt ou tard, on finit par changer de député, ou de boulot. Alors une élection qui tourne mal ou un accident de ce genre, qu'est-ce que ça change ? Une fin de contrat reste une fin de contrat.

En passant sous le ruban de police, je m'aperçus qu'une feuille de papier était restée collée sous ma chaussure. C'était une fiche technique sur la directive Diesel que Sandrine avait emportée dans sa chute.

Été

Chapitre 2

14 juin 2016, quatre mois auparavant

Sandrine passait en général la porte du bureau avec la mine légèrement renfrognée. Elle s’acclimatait mal à son boulot de députée. Mais ce jour-là, elle ne parvenait pas tout à fait à réprimer un sourire. Elle se campa devant moi, une main sur la hanche et la tête légèrement en arrière. « Émile, c’est fait : tu as devant toi la nouvelle rapportrice pour la directive Diesel !

– C’est confirmé ?

– Oui... T’as pas vu mon tweet ?

– Pas encore. En tout cas, félicitations. C’est *le* dossier qui va nous lancer dans cette mandature.

– Voilà. » Elle jeta son sac à main sur une chaise qui nous servait de portemanteau. « Et il était temps. »

Sandrine était une jeune eurodéputée française encartée chez les Verts. La quarantaine à peine entamée, elle me rappelait cette jeune professeure en jean et Converse, un peu trop jolie, que j’avais eue au collège. Pour certains de mes collègues assistants, c’était un fantasme à peu de frais, mais pour moi, c’était la patronne. Ce mardi-là, après une réunion de la commission des transports du Parlement européen, Sandrine venait d’obtenir son premier rapport parlementaire, et pas des moindres.

« Ça vaut combien, un rapport ?

– Pardon ?

– Au classement des députés, un rapport comme celui-là, tu crois que ça vaut combien ?

– Écoute, Sandrine, je sais pas. La ligne du parti c'est de dire qu'on se fiche du classement, que ça n'a pas d'importance, et que la dictature de l'indicateur, et que la culture du chiffre, *et cetera, et cetera*.

– OK. Mais un rapport comme la directive Diesel, un *vrai* rapport législatif, ça doit bien valoir quelque chose. Je vais arriver dans le premier tiers là, non ?

– Je sais pas.

– Oui, eh bien, renseigne-toi, tu veux ? »

La directive Diesel dont Sandrine avait à présent la charge, c'était la réponse de l'Europe au scandale Volkswagen qui avait ébranlé le monde de l'automobile à l'automne 2015. L'Agence américaine de protection de l'environnement avait révélé que le champion allemand de l'industrie automobile avait méticuleusement organisé le trucage des tests d'émissions polluantes de ses véhicules. L'affaire avait pris tout le monde de court. Les Européens sortaient tout juste de la crise grecque, qui avait testé leur patience et leur solidarité. Dans les interminables nuits de négociations bruxelloises, au cours des sommets européens comme dans les conférences de presse qui suivaient, l'Allemagne s'était systématiquement posée en parangon de vertu face à l'incurie des Latins, défendant haut et fort une certaine idée de la morale et du respect des règles. Et voilà que l'un de ses fleurons industriels se retrouvait pris la main dans le sac.

La Commission européenne, que son président avait lui-même qualifiée de « Commission de la dernière chance », avait trouvé là l'occasion de frapper un grand coup et de se refaire une santé. Tout le monde l'attendait au tournant. Au printemps 2016, elle avait présenté au législateur européen une proposition audacieuse de révision de la directive Diesel. Avec gravité, en séance plénière au Parlement européen, le commissaire responsable avait annoncé la création d'une

agence européenne qui serait chargée de contrôler les émissions de CO₂ et de particules fines, ainsi que d'homologuer les véhicules pour le marché européen. L'Union européenne donnait enfin une impression de mouvement : le politique reprenait les choses en main.

J'étais arrivé à Bruxelles deux ans auparavant, et je n'avais connu l'Europe qu'en crise : crise de l'euro, crise des réfugiés, crise du Brexit. Dans cette crise du Diesel, qui prenait un peu plus d'ampleur à chaque révélation, je ne serais plus simplement spectateur. À vingt-sept ans, avec mon master « Affaires publiques » et mon permis de conduire en période probatoire, j'allais être au cœur de l'élaboration d'une loi qui aurait des répercussions sur la vie de 500 millions d'Européens : de l'ouvrier roumain penché sur sa chaîne de montage au père de famille français lorgnant la consommation au litre de son nouveau break, ce que nous déciderions de faire des moteurs Diesel changerait la donne.

Le regard dans le vide au-dessus de mon écran d'ordinateur, j'essayais avec un peu de fébrilité de me représenter la tâche qui nous attendait. C'était notre premier rapport, et nous attaquions par un gros morceau. Sandrine, elle, appuyée sur mon bureau, le nez sur son téléphone, fourbissait un second tweet tout en me parlant. « Ne t'emballe pas trop, quand même. Mettre d'accord la droite et la gauche dans le contexte actuel, ça va être coton. Grand "D" ou petit "D" à "Dieselgate" ?

– Grand "D". Mais attends, c'est partout dans la presse. La pression de l'opinion est énorme. Tout le monde va devoir bouger !

– En tout cas, sur Twitter ça bouge : regarde, je viens de passer la barre des 10 000 *followers*. » Elle me mit l'écran sous les yeux. Avec un air satisfait, elle ajouta, songeuse : « Nico a eu du nez, quand même. »

« Nico », c'était Nicolas Marchet, un conseiller politique du groupe des Verts au Parlement européen. Sur l'échelle de

Darwin parlementaire, les conseillers sont le chaînon manquant entre l'assistant et l' élu. Ils travaillent directement pour un groupe parlementaire. Quand j'étais arrivé au Parlement, j'avais été intimidé par leur aisance, par leur manière très directe de parler aux députés, et même de les contredire parfois – ce que les assistants parlementaires aimeraient, mais ne peuvent pas faire. Politiques, mais pas élus, ils ont un pouvoir considérable.

Nico avait longtemps cherché pour Sandrine un dossier technique et ardu, pour lui donner une image de bosseuse. Obtenir ce rapport, c'était une aubaine pour nous ; depuis leur nette diminution de taille après les élections de 2014, les Verts devaient se contenter des miettes que les grands groupes politiques de droite et de gauche voulaient bien leur laisser. En coulisses, Nico avait dû batailler ferme pour l'emporter. J'ignorais les détails, mais j'imaginai tout ce qu'il avait dû promettre, échanger, négocier : soutien à tel amendement de la droite, coup de main à la gauche pour telle nomination. Après plus de dix ans au Parlement, Nico savait ce qu'il fallait faire pour graisser les rouages de la machine.

Dans mon esprit, ce rapport était une occasion de vraiment changer les choses. Sandrine, elle, semblait n'y voir qu'une carte de plus dans son jeu au poker de la politique. Elle enfila sa veste et récupéra sa valise à roulettes. « Bon, vois avec Nico pour les éléments de langage. Moi je file à la manif pour les réfugiés climatiques. »

Les « éléments de langage », c'était sa préoccupation principale. Je voyais bien que les problèmes de la planète ne l'empêchaient pas de dormir. S'étant cassé les dents aux Jeunes socialistes, elle avait jeté son dévolu sur Europe Écologie Les Verts, énième recomposition des écologistes français qui, à l'image du climat, ne cessaient de changer. Elle tenait là un excellent calcul politique. Être chez les Verts, ça ne mange pas de pain – tout le monde communit dans l'écologie – et cela ouvre de nombreuses possibilités dans l'arithmétique

électorale. Au-delà de son sens aiguisé de la politique, elle avait aussi une sacrée dose de chance. En 2014, pour les élections européennes, elle avait été mise en deuxième position sur la liste Rhône-Alpes. Ce n'était *a priori* pas une position éligible : les Verts, affaiblis, ne pouvaient pas vraiment espérer plus d'un député par circonscription. Mais c'était un bon moyen de se faire une petite notoriété locale et de se placer pour les régionales en se mettant dans la roue d'un vieux briscard bien installé qui en était à son troisième mandat. La chance de Sandrine avait été que le briscard en question, à peine l'élection passée, s'était trouvé mêlé à une affaire de mœurs qui l'avait poussé à la démission. Suivante sur la liste, elle avait récupéré son poste. Sandrine avait été la première surprise de se retrouver eurodéputée à l'été 2014. Au départ, elle avait un peu négligé son mandat européen, préférant se montrer dans « sa circo » comme elle qualifiait à présent la région Rhône-Alpes, mais, deux ans après les élections, elle commençait à s'inquiéter de son bilan, et, accessoirement, de sa réélection.

En passant la porte du bureau, Sandrine m'avait lancé un « Bon week-end ! » qui signifiait que, pour moi, la journée était terminée. Nous n'étions que jeudi, mais, le jeudi, les députés rentrent dans leur circonscription. C'est la fin de la semaine de travail parlementaire. Plus rien ne pouvait obscurcir la journée. L'Europe n'allait pas mieux que lorsque j'étais arrivé au bureau ce matin-là, mais Sandrine était heureuse. Ma journée était gagnée.

Chapitre 3

Le même jour, un peu plus tard

Nico jouait avec son briquet du bout de ses doigts. « Te plains pas, Émile. Tu es *très* bien loti. Sandrine est jeune, c'est une femme, elle est parfaitement positionnée politiquement – ni trop à gauche ni trop à droite. Ça fait beaucoup d'atouts. »

Une fois Sandrine montée dans son train pour Paris, j'avais proposé à Nico de quitter le bureau un peu plus tôt que d'habitude pour prendre une bière sur la place du Luxembourg, juste en face du Parlement. Les travailleurs de l'Europe sortaient au compte-gouttes de derrière les vitres bien lavées des institutions et venaient s'installer sur les terrasses. Il faisait beau comme rarement en Belgique – même pour un mois de juin.

Je commençais à me sentir chez moi à Bruxelles. Et puis j'étais heureux et fier d'être au Parlement. Le boulot ne manquait pas d'intérêt, j'étais bien payé, et surtout j'y croyais. Mais j'étais désorienté par l'attitude nonchalante de Sandrine. Elle et moi n'avions pas vraiment la même conception de l'écologie politique. J'aimais l'écologie, elle aimait surtout la politique. Nico, lui, semblait avoir dépassé ce genre de problèmes depuis longtemps.

« Écoute, ce qu'il fallait, c'est que Sandrine se place dans le paysage. Et avec ce dossier, c'est fait. La présidentielle est dans moins d'un an, les primaires ouvrent vachement le jeu. Comme le FN est à vingt-cinq pour cent dans les sondages, il va falloir que le gagnant rassemble. On répondra présent s'il

y a besoin d'une jeune politique dynamique, bosseuse, avec de l'expérience sur les sujets européens...

– Bosseuse... Tu parles de Sandrine, là ?

– Tu peux sourire, mais si on joue finalement la partie sur cette affaire de diesel, ce qui se profile c'est peut-être un secrétariat d'État aux transports. Et qui sera conseiller en cabinet si Sandrine chope un beau poste après la présidentielle ? C'est toi.

– Et je me demande bien qui tu as en tête pour dircab'...

– Oh, moi tu sais, répondit Nico, sourire en coin, je suis là pour servir, pas pour me servir. »

Un vélo s'arrêta à côté de notre table. En me retournant je vis à ma hauteur un grand sac en toile rouge parsemé de logos, du genre de ce ceux que l'on ramène des grands raouts politiques. C'était celui de Solène, une amie qui travaillait pour une députée socialiste. « Salut Émile !

– Salut, Solène, ça va ?

– Ça va, et toi ? Mieux ?

– Mieux ?

– Ben oui. Tu n'étais pas malade ce week-end ?

– Ah, oui, non, si, ça va mieux. C'était bien ta soirée ? Je suis vraiment désolé de ne pas avoir pu venir.

– Tout le monde était là sauf toi. » Elle me décocha un clin d'œil qui signifiait « sans rancune », fit un sourire poli à Nico, puis remit son sac sur son épaule et donna un grand coup de pédale.

Nico se dévissa le cou pour la suivre du regard. « C'est criminel une robe d'été pareille. Il y a un truc entre vous ?

– Avec Solène ? Non, c'est une copine !

– Bon, donc tu ne m'en voudras pas si je tente ma chance ? »

Je tordis la bouche sans lui répondre. Je me demandais parfois si Nico se rendait compte qu'il n'avait plus vingt ans.

Ancien cadre d'un mouvement syndical étudiant de gauche, il avait fait une thèse de sociologie à Nanterre, avant de s'éloigner du monde « éthéré et petit-bourgeois » de l'université

pour se « frotter aux réalités du terrain » en se consacrant au militantisme. D'abord chez Greenpeace, puis chez les Verts. Il avait finalement été recruté comme assistant parlementaire par José Bové, avant de devenir conseiller politique pour l'ensemble du groupe parlementaire. Avec les années, il était devenu incontournable chez les Verts. Certes, à quarante-neuf ans, l'ardeur militante de sa jeunesse et son goût pour l'action directe l'avaient définitivement quitté, mais il avait conservé de cette époque une éternelle chemise col Mao en flanelle et une connaissance parfaite des dynamiques de pouvoir au sein du parti.

« Bon, et pour ma directive Diesel ?

– Écoute, voilà ce qu'on va faire. On commence par sortir un communiqué en disant que la Commission européenne ne va pas assez loin dans sa proposition de directive, qu'ils ont encore cédé aux lobbies, comme d'habitude.

– Tu trouves ?

– Aucune idée. J'ai pas encore lu leur texte. Mais bon, c'est la Commission, alors...

– Mais...

– Mais quoi, Émile ? Tu veux qu'on dise quoi ? Ça y est, la Commission a trouvé la solution, signez en bas à droite et hop le tour est joué ? Et à quoi on sert, nous, au Parlement ? La Commission, c'est fait pour taper dessus. Tiens, on dira que la Commission oublie les accords de Paris sur le climat et qu'elle est dans la main des Allemands. Voilà, c'est l'Europe allemande. Et puis on dira que les technocrates n'y comprennent rien...

– Attends, ça risque pas de faire le jeu des eurosceptiques, ce genre de discours ? On est les Verts, on est supposés être pro-européens !

– Bien sûr, mais nous refusons *cette* Europe. Nous voulons une *autre* Europe.

– OK, mais laquelle ?

– Mais celle que tu veux ! Une Europe plus politique, une Europe sociale, une Europe puissance. Une Europe plus proche des citoyens, une Europe moins bureaucratique. » Nico comptait sur ses doigts les Europe que nous voulions. « Je dirais que dans le cas présent, nous, nous voulons une Europe de l’air pur, contre les émanations industrielles venant de la Commission. » Il se laissa aller à un sourire satisfait. « Très bon, ça...

– Et l’agence dans tout ça ?

– Quoi l’agence ?

– Ben, la proposition de la Commission : la création d’une agence européenne de surveillance du marché automobile !

– “Agence”, “surveillance”, “marché”, oh ! Émile, on fait pas un cours à Sciences Po, là. On cherche à faire passer un message à l’électeur de base. Où est la tension ? Qui sont les ennemis ? Pourquoi nous, les Verts, nous pouvons changer les choses et pas les autres ? Explique-le-moi comme si tu étais à la tribune d’un meeting de campagne. Allez, vas-y !

– Eh bien... Je dirais qu’on est dans un cas typique d’intégration européenne inachevée : on est au milieu du gué. Le problème, c’est que l’homologation des véhicules est encore faite à l’échelon national, mais que le marché est européen et que les régulateurs sont dans la main des États qui n’ont aucun intérêt à ce que leurs constructeurs soient surveillés de façon plus stricte que...

– Non, mais tu t’écoutes ? T’as perdu toute la salle mon pote.

– ... et comme le problème est d’envergure européenne, il n’y a que le Parlement européen qui peut apporter une solution démocratique...

– Voilà ! Tu y es : le problème, au fond, c’est la démocratie. Dans la tête des gens, l’Europe est aux mains des lobbyistes qui imposent leurs choix aux citoyens. Il faut y aller à fond : à Bruxelles c’est pas l’intérêt général qui prime, c’est l’appât

du gain, *et cetera*. L'Europe est prisonnière. Prisonnière de la technostructure et des lobbies. Tout se fait dans le dos des gens.

– Enfin, pour le coup on est en charge du dossier, et Sandrine est élue...

– Concentre-toi sur la *big picture*, Émile. Pense au public et fais dérouler le film. Sandrine, elle est là pour délivrer l'Europe.

– Je vois pas trop le concept. Une Europe plus libre, c'est ça ton idée ?

– Et pourquoi pas ? Libérée de la pollution. Libre de respirer. “Dieselgate : pour une Europe qui respire”, beau titre de tribune, ça. Je vois déjà le truc : Sandrine cosigne un papier avec Nicolas Hulot dans *Le Parisien* à la rentrée, et on est placés. Hulot, il marche à droite, à gauche, en haut et en bas. »

La démonstration de Nico était implacable, mais assez éloignée de mes préoccupations immédiates. À la vérité, je voulais tester avec lui une idée que j'avais glanée chez un *think tank* finlandais et qui consistait à donner à la nouvelle agence européenne la possibilité d'imposer une redevance élevée sur l'homologation des véhicules les plus polluants. Le concept lui plut immédiatement. « Taxer les constructeurs, c'est la revanche citoyenne, c'est très bon ! Et puis on va mettre aussi l'interdiction du diesel dans un délai de dix ans. C'est fort, ça, une interdiction. Ça marque dans l'opinion. Les gens veulent plus entendre parler de mesurètes. »

Nico étendit ses jambes sous la table, puis but une grande gorgée de bière en me regardant. Son contentement devenait communicatif. La journée de travail se terminait, et la terrasse était maintenant remplie d'eurocrates au nœud de cravate desserré qui sirotaient des bières d'abbaye belges. Le soleil de la fin d'après-midi chauffait les pavés. Et nous avions un angle, comme disent les communicants.

Nico, qui s'était tourné face au soleil, ouvrit un œil à demi : « Et c'est qui l'administrateur qui s'occupe du dossier ?

– Jørgen Pedersen. Tu le connais ?

– Oula, oui, t’es pas tombé sur le plus facile. Dépêche-toi de lui passer un coup de fil pour lui dire dans quelle direction aller. Sinon, il va arriver avec un rapport déjà tout fait, truffé d’articles des traités, et tu vas te retrouver avec une dentelle juridique invendable.

– Tu veux pas qu’on écrive les amendements à la directive nous-mêmes ?

– Non. Nous, c’est les communiqués, chacun son métier. Et puis je te dis, le rapport, personne ne va le lire à Paris. Alors que la tribune cosignée avec Nicolas Hulot, elle... »

Mon téléphone se mit à vibrer en faisant tout trembler sur notre petite table en inox. « Merde, c’est Sandrine ! Elle va voir que je ne suis plus au bureau.

– Passe-la-moi. » Nico sortit un petit papier de sa poche, sur lequel il avait griffonné quelques mots. « Allô, Sandrine ? ... Non, c’est Nico, je suis avec lui... oui... Émile est super enthousiaste pour la révision de la directive Diesel... C’est bon, ça, ça te place, tu sais... La tronche des autres quand on sortira la tribune avec Nicolas Hulot... Ouais... ouais... Sinon, quoi de neuf ? ... Tu as vu, Merkel a changé de position sur les accords commerciaux... oui... “comprends les préoccupations” elle a dit... oui... J’ai *checké*, elle n’a encore jamais employé la formule... C’est du lourd... Ouais, elle est sous pression, tu penses bien... les efforts payent... oui... Sinon j’ai vu ton dernier *post* Facebook sur les déchets nucléaires... Soixante *likes*, c’est bien, on passe des messages, là... Ah, autre chose : j’ai eu le secrétariat sur un truc un peu technique en commission affaires sociales... oui... oui, je sais que tu n’es que suppléante... En tout état de cause, ils veulent ta position sur les travailleurs détachés et... bon... OK... Je te laisse... ne loupe pas ton train... allez... bise. »

Nico raccrocha et me rendit mon téléphone. Je le regardai, admiratif. « Je sais pas comment tu fais pour ne jamais être pris de court quand Sandrine appelle. Moi, elle me coince

toujours au mauvais moment, quand on vient de se quitter et que j'ai rien à lui dire parce qu'on s'est déjà tout dit. Je suis sûr qu'elle fait ça pour me fliquer d'ailleurs. En tout cas, je suis toujours sec.

– L'expérience, Émile, l'expérience. Douze ans au Parlement, t'apprends quelques petites astuces. Et notamment, toujours avoir un bout de papier sur lequel tu écris trois trucs à raconter. Trois histoires, c'est important : moins, ça fait pas sérieux, plus, le député peut pas imprimer. L'attention des élus baisse très vite. Trois trucs donc, mais attention, pas jetés comme ça. Il faut une structure : premièrement, un truc d'actu, ça montre que t'as la *vista*, deuzio un truc sur les affaires du Parlement, ça rassure, le député est parti, mais la maison est bien tenue, et troisièmement un truc un peu technique, un peu rebutant, toujours à la fin, pour lui donner envie de raccrocher.

– Pas mal...

– Attention, le timing, ça compte aussi. Un député c'est comme un Tamagotchi géant, ça demande à être nourri toutes les deux heures environ. Tu dois anticiper et leur servir ce qu'ils ont besoin d'entendre, au moment où ils ont besoin de l'entendre. » Nico demanda l'addition. Et alors qu'il jetait de la monnaie sur la table en se levant, il lâcha : « Tente de t'en souvenir si tu veux durer dans ce métier. Dans un Parlement, s'il y a des assistants, c'est bien qu'il y a des assistés. »